

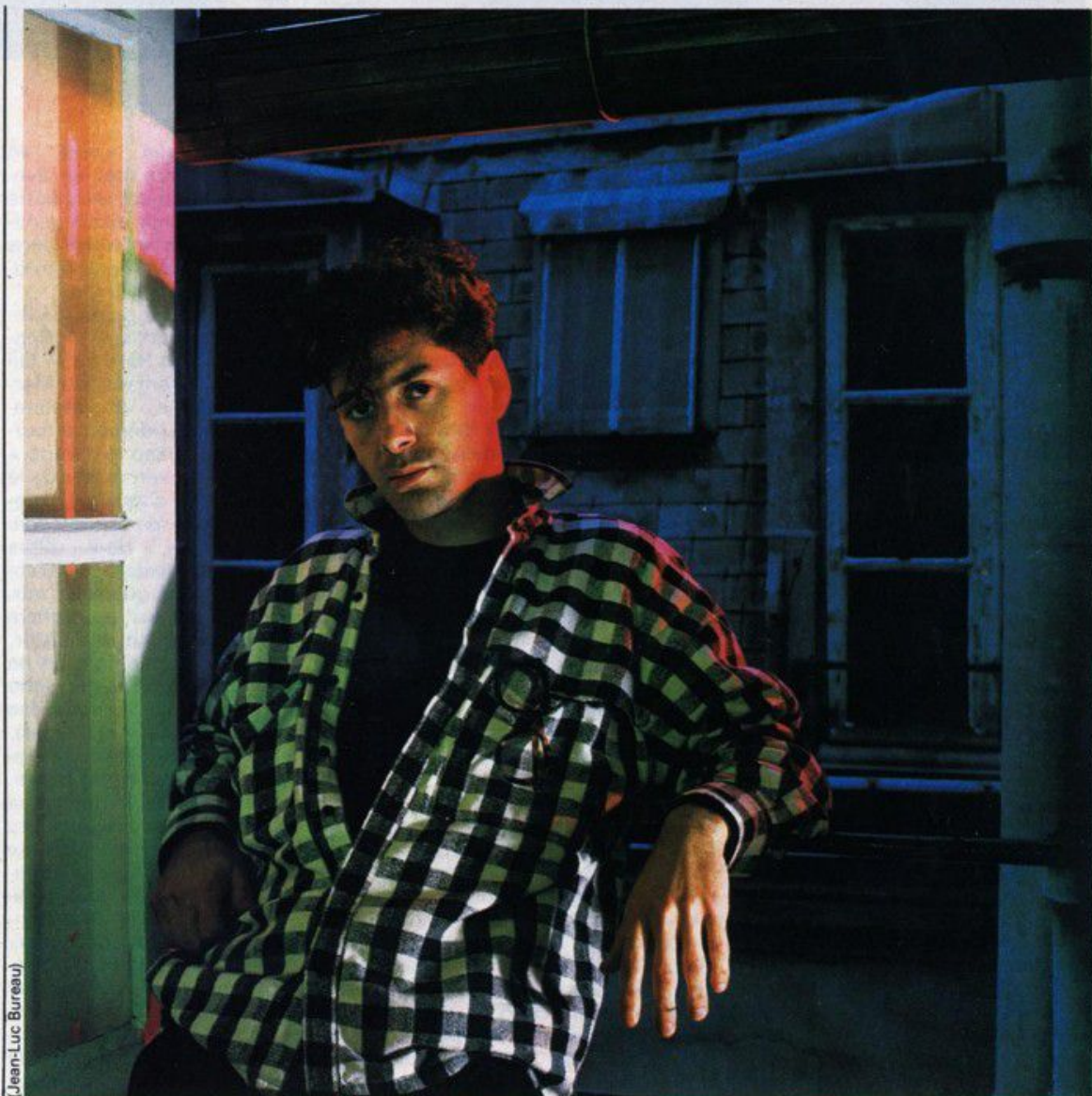
daho gratias

Si les belles chansons se suffisaient à elles-mêmes, tout serait plus simple au royaume de la musique pop, Monochrome Set serait numéro un au hit-parade et on n'aurait plus à présenter Etienne Daho.

L'autre soir, quand Etienne Daho est passé chez moi, il était en retard. Raison invoquée : palabres obligatoires et interminables avec la famille Virgin à propos du nouveau 45 tours, la photo de pochette, le titre de la face A, « Tombé Pour la France » (la face B est une ballade à Edie Sedgwick, héroïne warholienne de « Ciao Manhattan », pour ceux que ça peut concerner), dont ils ne voulaient pas. Non conforme. A quoi ?

Voilà un jeune homme qui, à son deuxième trente, vend plus de cinquante mille, qui impose en douceur une voie toute personnelle, s'est montré un peu dans tous les coins du petit écran, s'installe dans le paysage, plante une fontaine-soda au milieu du supermarché, sans s'égosiller à la retape. On le couve gentiment, donc, mais on mégote encore. Alors, lui, loi de la jungle et du marché, doit se frayer un passage entre sa musique et « son » image, manœuvrer au plus juste dans le créneau conquis. Enfin c'est ce qu'on lui dit.

Côté pile. Etienne Daho en polo marin rayé, la mèche laquée en accroche-cœur, « tiède et léger » (marque déposée par l'album « La Notte, La Notte... »), ou bien p'tit mec en cow-boy endimanché, comme un Brialy jeune qui aurait découvert Ricky Nelson. Plutôt sage, farouche et sympa à la fois, qu'on veut bien chouchouter parce qu'il chante à



(Jean-Luc Bureau)

ÉTIENNE DAHO
La Notte



ÉTIENNE DAHO
Mystère

tout le monde comme en confiance. Côté face, Etienne Daho mal rasé, blagueur, fatigué par les séances de studio, plutôt sage (hum), soucieux par-dessus tout de ses petites chansons ; des bouts de sa vie en morceaux, jetés au vent. Qui fatalement lui ressembleront, avant même qu'on se pose le problème inverse : ressemble-t-il à ses chansons ?

Entre pile et face, la roue de la chance roule sur la tranche, et pour gagner il faut « se présenter », figurer dans la parade. Peut-être qu'on vous remarquera pour un détail anecdotique, plutôt que pour ce timbre de voix enjôleur ou cette mélodie rêveuse. Ou peut-être qu'au contraire cette absence de malice vous rend immédiatement plus attachant. Le succès d'Etienne Daho est réjouissant parce qu'il n'appartient à aucune logique (sinon celle, imprécise, impalpable, subjective, du « goût »), à aucun public. Ni aux branchés Rennais qui l'ont vu se joindre en invité à un gig des Comateens, ni aux consommateurs de « Champs-Élysées » qui l'ont vu peiner (trahi par des techniciens peu scrupuleux) à couvrir le bruit des cuillers à soupe. Ni à la tradition chanson (malgré d'évidentes filiations) ni à la galaxie du clip (celui de « Week-End à Rome » est cheap). Il relève d'une séduction naturelle qui a su heureusement trouver ses marques dans la

compétition bruyante.

Le dilemme « rock ou variété » (air connu) n'a pas lieu d'exister. « Je n'ai jamais prétendu être un rocker, dit Etienne Daho, ça n'aurait aucun sens. Il y a des gens qui se croient obligés de vous coller des étiquettes, rock, variété, ceci, cela. Je trouve ça débile. » Dépasser ce clivage usé. Ne pas se suffire d'un brassage — bonne conscience — par ici la monnaie. Vous avez des chanteurs de variété issus des Années 70 (des Julien Clerc, des Balavoine-beurk) qui enfilent un pantalon de cuir et annoncent « wock ». Vous avez des petits malins qui rhabillent de vieux clichés au bazar électro-synthétique. En guise de cas-limites, vous avez un Chamfort nonchalant, un Couture pédant, un Lavilliers (gonflé et) gonflant. Et puis sur la brèche, un Bashung déchiré qui se fait siffler des points par des gus de série Z (Vivien Savage ?). Un Christophe qui, ni vu ni connu, sort un slow de l'été génial, aussi gros que le dernier Cars (« J'ai pas Touchée »), flanqué d'une face B bizarro-suicide. Comment retrouver son rock là-dedans ? Où est la nouvelle génération ? Jesse Garon, c'est bien, c'est du passé bien rembobiné, bien pomponné, point. Axel Bauer, c'est un coup de production, un coup de récupération (Prince, Dépêche Mode, Billy Idol touillés dans un chaudron, à la française) ; passons. Téléphone

gère sa boutique « rock en gros », pignon sur rue, en évoquant paradoxalement un « autre monde ». Indochine essaie gentiment de ne pas s'empêtrer dans son kimono... Comment retrouver là-dedans Etienne Daho ? Il y a eu, il y a, des points de repère utilisables, utilisés : « Rennes », « Françoise Hardy », « Elli & Jacno », « les enfants du Marquis (de Sade) ». Vu. Maintenant, on oublie. L'idée de la tournée « Etienne Daho é Grupo » — contestée au sein même de la Virgin famille — c'est de s'exposer, « je veux présenter, défendre mes chansons », dit-il, alors qu'on est plutôt catalogué crooner de salon, alors que cette musique légère et un peu grave s'écoule si bien du transistor. Rencontrer un public dont on ne sait rien, ou si peu (Etienne Daho regardant la France au fond des yeux, spectacle en vingt actes), quitte à risquer les glissades. Apprendre à se placer sur la scène, à resservir, à refaire vivre chaque soir en un exemplaire nuancé ces chansons qui sonnent comme des vacances prises avec le quotidien, des instantanés qui respirent (l'euphorie douce, la mélancolie liquoreuse, une photo d'actrice au mur, une voix au téléphone). Test, moteur. Pour mieux se retrouver après sur son petit îlot, laisser tomber les jaloux, et peaufiner un autre album, exempt de l'obsession de plaire, délivré des nécessaires travaux d'approche

et de promotion. Et conserver son mystère. C'est l'essentiel.

Etienne Daho n'a plus le temps d'aller au cinéma, une passion pourtant. De temps en temps, son oreille se dresse au frisson d'un son aguicheur. Récemment Torch Song, un trio anglais d'où émerge une voix de fille presque sosie d'Alison Statton (au début, il avait juste entendu ça à la radio, il a cherché pendant un mois pour savoir d'où ça sortait). Nous n'avons pas parlé du 45 t de Lio & Jacky. Nous avons écouté les Strawberry Switchblade et l'album de Julian Cope (pas distribué en France), à cause de Syd Barrett, dont Etienne reprend « Arnold Layne ». Les fans de Daho connaissent-ils (elles) Syd Barrett ? Ne préféreraient-elles (ils) pas connaître ses habitudes alimentaires, sa couleur préférée, s'il possède un chat, un scooter ? Certain qu'on est de la qualité de cette french pop polie, sachant faire vibrer les demi-teintes, chatouiller puis fixer les sentiments fugaces, on ne peut que les encourager à continuer dans la même voie : éteindre tous les autres boutons, simplement écouter ; maintenant que les présentations sont faites. Et qu'il est là pour rester. Tiens, au fait, c'était lui qui l'autre jour hasardait, entre une cigarette blonde et une tasse de thé : « Je ne sais pas, les chansons devraient se suffire à elles-mêmes. » Ah... — FRANÇOIS GORIN.